

## CHAPITRE X

Montfort fait le pèlerinage de Notre-Dame des Ardilliers et du mont Saint-Michel. — Jeanne de la Noue. — Il revient à Rennes; sa prédication chez les religieuses du Calvaire. — La mère Andrée. — A Dinan; il se joint aux missionnaires; sa charité pour les pauvres; mission prêchée aux soldats. — Il entre dans la compagnie des missionnaires de Saint-Brieuc; ses missions dans ce diocèse; La Chèze; Notre-Dame de Pitié; Montcontour. — Il revient dans son diocèse.

(1706-1707)

Le saint Évangile nous représente les apôtres Jacques et Jean, fils de Zébédée, lavant et raccommodant de temps en temps les filets dont ils se servaient pour la pêche. Ainsi faisait Montfort en reposant et retrem pant son corps et son âme dans le calme et le silence de la retraite. Cela fait, il regagnait de nouveau la haute mer, pour y jeter le filet de sa parole apostolique.

Désormais, ce sera bien, comme les pêcheurs de Galilée, sur le commandement exprès du Maître, parlant par la bouche de son Vicaire, de celui qui gouverne ici-bas la barque de l'Église, qu'il partira pour cette pêche vraiment miraculeuse des âmes qui ne finira qu'avec sa vie.

Mais auparavant, prévoyant sans doute les dangers et les difficultés qu'il lui faudra affronter, il voulut mettre cette seconde phase de son apostolat sous un double patronage : celui de la sainte Vierge, en faisant le pèlerinage de *Notre-Dame des Ardilliers*, et celui de l'archange Saint-Michel, en visitant son sanctuaire du *Mont-Saint-Michel au péril de la mer*.

Nous observerons, en passant, que notre Bienheureux affectionnait d'une manière toute particulière le sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers : il y fit, en effet, au moins six pèlerinages dans le cours de sa vie, ce qui donne à penser que sa *bonne Mère* du ciel le combla en ce lieu de faveurs toutes spéciales<sup>1</sup>.

C'est dans son passage à Saumur qu'il vit Jeanne de la Noue, la fondatrice des *Filles de la Providence*, et la confirma dans ses résolutions, l'exhortant à ne rien changer du genre de vie austère et extraordinaire qu'elle avait embrassé : *Continuez, lui dit-il, comme vous avez commencé; c'est l'esprit de Dieu qui vous conduit et qui vous inspire les austérités que vous pratiquez. Tenez pour assuré que c'est là votre vocation et l'état où Dieu vous veut*. Cet oracle fit cesser les inquiétudes de la communauté, et la crainte où se trouvait elle-même la

<sup>1</sup> En 1700, 1701, 1702, 1706, 1713 et 1716. — Ce lieu de pèlerinage est desservi, aujourd'hui, par les missionnaires *Enfants de Marie immaculée*, de Chavagnes-en-Paillers. — Le sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers s'élève à l'extrémité de la ville de Saumur, en Anjou, et renferme encore la *Pieta* découverte fortuitement, en 1454, pendant que l'on travaillait au canal. Louis XIII y vint en pèlerinage; Henriette d'Angleterre y fit sa première communion; M. Olier y vint plusieurs fois se recommander à la très sainte Vierge... Le cardinal Richelieu a fait construire l'aile droite du sanctuaire, en *ex-voto*, pour remercier Notre-Dame de la guérison d'une maladie désespérée, en 1634. Enfin, Louis XIV éleva la belle et majestueuse coupole de l'entrée, en 1695, comme l'indique l'inscription dont elle est ornée.

pieuse supérieure d'être le jouet de quelque vaine illusion<sup>1</sup>.

Des Ardilliers, le missionnaire pèlerin se dirigea vers le mont Saint-Michel. Chemin faisant, il rencontre un pauvre dont il fait son compagnon de route. Celui-ci était chargé ; il l'oblige à lui passer son fardeau, et le porte jusqu'au soir. Non content de cet acte de charité, il l'invite encore à le suivre à l'hôtellerie pour y passer la nuit, et, le lendemain, se charge de payer la dépense entière.

C'est en semant ainsi sur sa route des actes de bienfaisance corporelle et spirituelle, que Montfort arriva au *merveilleux* sanctuaire de l'Archange, la veille même de sa fête, le 28 septembre 1706.

Après avoir satisfait sa dévotion envers saint Michel, qu'il appelait *son défenseur*, il reprit le chemin de la Bretagne et vint directement à Rennes. Son père et sa mère habitaient encore cette ville, ainsi que son oncle maternel dont nous avons parlé, lequel était toujours prêtre-sacriste de l'église Saint-Sauveur. Cela étant, on pensera sans doute que, suivant un attrait naturel bien légitime, il va descendre chez ses parents et prendre gîte chez eux. Il n'en fit rien. Nous avons dit précédemment qu'il était mort au monde et à sa famille : il donna une preuve frappante de ce détachement en allant demander l'hospitalité à une pauvre femme qui, manquant elle-même du nécessaire, recevait pourtant de plus indigents qu'elle, et les nourrissait au prix le plus modique.

<sup>1</sup> Jeanne de la Noue mourut en odeur de sainteté, en 1736. On s'occupe activement, depuis quelques années, de la cause de sa béatification. On instruit, en ce moment, le procès relatif à ses *écrits*.

Ses premières visites furent pour les pauvres de l'hôpital.

Déjà, plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il eût encore vu sa famille. Son oncle, informé de sa présence, étant venu le trouver à son logement, lui adressa quelques reproches à ce sujet. Le serviteur de Dieu s'excusa humblement, protestant qu'il gardait toujours dans son cœur les plus vifs sentiments de respect et d'affection pour ses parents, qu'il priait souvent pour eux ; mais que sa vocation demandait *qu'il s'occupât avant tout des affaires de Dieu son Père*. C'était la réponse même du Sauveur à la plainte amoureuse de Marie et de Joseph, quand ceux-ci le retrouvèrent dans le temple, après trois jours de pénibles recherches. L'oncle ne put s'empêcher d'admirer dans son neveu des sentiments si fort au-dessus de la nature.

Cependant Montfort accepta, une fois, d'aller s'asseoir à la table de sa famille. « Ce fut, dit Clorivière, une véritable image des *agapes* des premiers chrétiens. »

« Le missionnaire, en entrant dans la chambre, se mit à genoux et récita, selon sa coutume, la prière *Visita, quæsumus, Domine, habitationem istam*. Lorsque la table fut servie, il commença par faire la part des pauvres de ce qui s'y trouvait de meilleur. Pendant tout le repas, la conversation fut des plus édifiantes ; il y parla de Dieu de la manière la plus touchante et la plus aisée. Mais après, on fit inutilement des instances pour le retenir ; il ne voulut jamais changer le pauvre logement qu'il avait pris à son arrivée. »

Pendant les quinze jours environ qu'il passa à Rennes, il prêcha dans un grand nombre d'églises, et toujours avec le plus grand succès. L'une de ses prédications les

plus extraordinaires, qui décèle bien un homme de Dieu, est celle qu'il fit alors dans l'église des religieuses du Calvaire.

La réputation du saint missionnaire y avait attiré un très nombreux auditoire. Montfort, voyant l'église remplie, se recueille un instant; puis, s'adressant à cette multitude avide de l'entendre : *Vous êtes venus en foule, dit-il, pour m'entendre. Vous pensez, peut-être, mes très chers frères et mes très chères sœurs, entendre un grand prédicateur, un homme extraordinaire ? Je ne prêcherai point ; je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrais la faire, si j'étais seul en ma chambre.* On plaça alors un fauteuil pour lui dans la nef. Puis, s'étant mis à genoux et répandant à haute voix les pieux sentiments de son cœur, en présence de Notre-Seigneur, il dit, sur les souffrances, des choses si belles et si touchantes, que tous les assistants se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jésus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis, se rendant à la porte de l'église, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour la restauration de l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

Peu de temps après, il quitta Rennes et se rendit dans son diocèse d'origine. Vers la fête de la Toussaint il arrivait *incognito* à Montfort, sa ville natale.

Son intention était d'aller demander l'hospitalité à sa vieille nourrice, dans le voisinage du prieuré de Saint-Lazare. Il envoya donc en avant le frère Mathurin la prier de vouloir bien recevoir un pauvre prêtre voyageur et son compagnon. La mère Andrée se trouvait absente; son gendre répondit en son nom qu'elle ne recevait pas des inconnus. Il était écrit que Montfort

verrait, comme son divin Maître, se vérifier pour lui cette parole du saint Évangile : *Il vint parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu*<sup>1</sup>. Ils frappèrent en effet successivement à deux autres portes en demandant un logement et un peu de paille pour passer la nuit; même refus partout.

Montfort et son compagnon se voyaient dans la dure nécessité de coucher à la belle étoile, quand enfin un pauvre vieillard, nommé Belin, les accueillit avec bonté dans sa demeure : « Soyez les bienvenus, leur dit ce bon vieillard : je n'ai qu'un peu d'eau et de pain à vous donner pour votre souper, un peu de paille pour votre coucher. Si j'avais mieux, je vous l'offrirais de grand cœur; mais enfin je partagerai volontiers avec vous le peu que je possède. »

Inutile d'ajouter que cette offre si charitable fut cordialement acceptée. Mais quelle ne fut pas la joie du vieillard, quand, après l'avoir bien considéré, il reconnut dans son hôte le fils de M. Grignon de la Bacheleraie.

Dès le lendemain, la nouvelle s'en répandit dans tout le village, et c'était à qui réparerait par plus d'obsequiosité la dureté avec laquelle on avait reçu le saint voyageur.

La mère Andrée accourait, l'une des premières, le suppliant de l'excuser, et de vouloir bien revenir dans sa maison. Il refusa. Cependant, pour ne pas trop la contrister, il accepta de prendre un repas chez elle, et en profita pour lui donner une leçon de charité chrétienne.

<sup>1</sup> Joan. 1, 11.



*Andrée, Andrée*, lui dit-il au cours du repas, *vous avez bien soin de moi; mais vous n'êtes pas charitable!... Oubliez M. Montfort: il n'est rien; pensez à Jésus-Christ: il est tout! C'est lui qu'il faut toujours considérer dans les pauvres*<sup>1</sup>.

De là, Montfort se rendit à Dinan.

Ici se place un trait charmant que nous raconterons d'après Grandet.

A son arrivée dans cette ville, Montfort était allé loger chez Messieurs de la Mission, que nous appelons aujourd'hui les Lazaristes. Un matin, il eut la dévotion d'aller dire la messe au couvent des *Jacobins*<sup>2</sup>, où était alors religieux un de ses frères qui prenait soin de la sacristie. Sa piété le porta à célébrer les divins mystères à l'autel du bienheureux Alain de la Roche, en son temps l'un des plus grands zéloteurs du rosaire.

En entrant dans la sacristie, il reconnut fort bien son frère sans en être lui-même reconnu. *Mon cher frère*, lui dit-il sans autre compliment, *je vous prie de me donner des ornements pour dire la sainte messe*.

Ce religieux, qui était prêtre depuis longtemps, trouva mauvais que l'étranger lui donnât le titre de frère. Pour le lui faire sentir, il lui offrit les plus

<sup>1</sup> La maison qu'habitait la mère Andrée était un bien patrimonial appartenant au père de notre Bienheureux; la nourrice de Montfort en était fermière. C'est ce qui explique sa désolation de lui avoir refusé l'hospitalité dans sa propre maison. — Cette maison, qui n'appartient plus aux héritiers de la famille Grignon, existe encore. Elle reçoit la visite d'un grand nombre de pèlerins, qui viennent y recueillir les bénédictions dont sont toujours favorisés les lieux sanctifiés par le passage des saints.

<sup>2</sup> C'est le nom sous lequel les *Frères Prêcheurs* ou *Dominicains* étaient connus jadis en France. Ce nom leur est venu, comme on sait, de la première maison de l'ordre en France, appelée *maison de Saint-Jacques*, et située, à Paris, dans la rue du même nom.

pauvres ornements de la sacristie et deux mauvais bouts de cierge pour sa messe.

La messe terminée, Montfort va le trouver de nouveau et lui dit : *Mon cher frère, je vous remercie de votre attention; demain je reviendrai dire la sainte messe; je vous prie de me donner les mêmes ornements*. C'en était trop pour la patience du religieux; il ne put se contenir et se plaignit au frère Mathurin. « Votre maître, lui dit-il, est un mal élevé... Qu'il sache que je suis prêtre et que l'on m'appelle père. » Le frère Mathurin, à qui Montfort avait défendu de le nommer, l'excusa du mieux qu'il put.

Or, dans l'après-dîner du même jour, le religieux-sacriste ayant rencontré le bon frère, insista auprès de lui pour savoir le nom du prêtre auquel il avait servi la messe, le matin, dans leur église. « Ce prêtre, dit alors le frère Mathurin poussé à bout, il se nomme Grignon de Montfort. — Mais c'est mon frère! » repartit le dominicain.

Le lendemain, quand Montfort se présenta à la sacristie du couvent pour célébrer la messe, son frère lui sauta au cou et lui reprocha de ne s'être pas fait connaître. *De quoi vous plaignez-vous*, lui dit alors le serviteur de Dieu, *je vous ai appelé mon cher frère; hé! ne l'êtes-vous pas?... Pouvais-je vous donner des marques plus tendres de mon amitié?* Le pauvre sacriste était confondu; il lui fit réparation d'honneur en lui donnant, cette fois, tous les plus beaux ornements et en prônant partout sa vertu.

« Une compagnie de missionnaires, dit Clorivière, donnait, en ce temps-là, une mission à Dinan. Montfort se joignit à eux et se chargea, par préférence, de faire

le catéchisme, fonction dont il connaissait l'importance, et pour laquelle il se sentait le plus vif attrait, surtout depuis que le Saint-Père la lui avait spécialement recommandée.

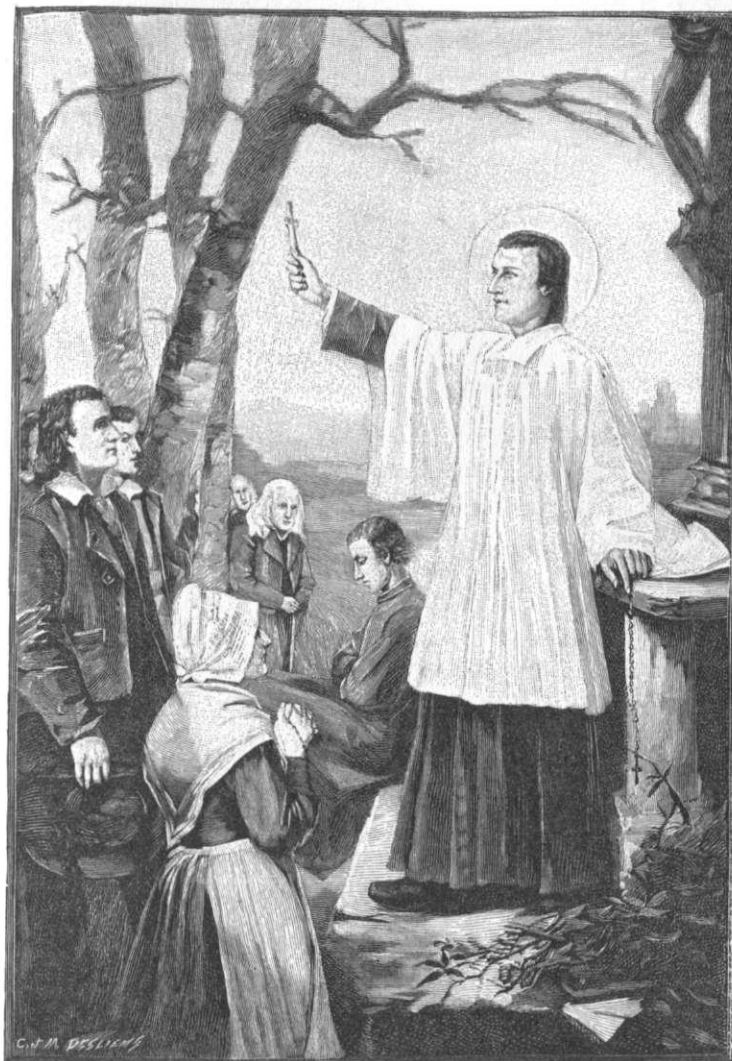
« Là, comme partout ailleurs, il donna des preuves éclatantes de son tendre amour pour les pauvres.

« Un soir, en ayant rencontré un tout couvert d'ulcères, et dont personne n'osait approcher, il le prit sur ses épaules, le porta à la maison des missionnaires ; et, comme la porte se trouvait fermée, il se mit à crier *qu'on l'ouvrit à Jésus-Christ*. Chargé de son malade infect, il fut droit à sa chambre et le coucha dans son propre lit, après l'avoir réchauffé de son mieux. Quant à lui, il passa la nuit en prières... »

Cet acte de miséricorde corporelle n'est qu'un trait entre cent autres par lesquels se manifesta la charité du Bienheureux envers les pauvres. Il fit plus : il eut le bonheur de faire partager son zèle à quelques personnes pieuses de la contrée.

Parmi celles-ci l'histoire mentionne spécialement M. le comte de la Garaye et son épouse, qui, sur les exhortations du missionnaire, transformèrent leur château en hôpital et le remplirent de pauvres malheureux dont ils se firent les humbles et dévoués serviteurs pendant plus de trente ans. Par leurs soins, une maison de charité fut encore fondée, plus tard, à Dinan, avec un revenu suffisant pour l'entretien de quatre Filles de la Sagesse<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette maison existe encore. Les sœurs de la Sagesse y conservent avec une pieuse reconnaissance les portraits des charitables époux qui, tous les deux, firent une mort de prédestinés, après s'être dévoués, corps et biens, au service des pauvres, jusqu'à la fin de leur vie.



Prédication du Bienheureux aux Bretons.

(D'après le tableau de Saint-Sulpice donné au grand séminaire de Luçon.)



Montfort donna aussi, dans le même temps, une mission aux soldats de la garnison et obtint les plus merveilleux résultats. Il sut si bien les gagner, qu'on les voyait fondre en larmes à ses sermons, et assiéger ensuite son confessionnal pour lui faire l'aveu de leurs fautes et réparer les désordres de leur vie.

Dans le diocèse de Saint-Malo, Saint-Suliac, Bécherel et plusieurs autres localités entendirent successivement sa parole apostolique.

C'est alors que M. Leuduger, supérieur des missionnaires de Saint-Brieuc, ayant eu connaissance du saint zèle dont il était animé, l'invita à venir partager ses travaux. Montfort accepta l'invitation, et, de février à la mi-septembre 1707, il travailla sous sa direction dans les diocèses de Saint-Malo et de Saint-Brieuc, à Beaulon, au Verger, à Merdrignac, à Plumieux, à La Chèze, à Saint-Brieuc et à Montcontour.

Il nous est impossible, sans élargir démesurément notre cadre, de suivre pas à pas le vaillant semeur de la parole de Dieu dans sa laborieuse carrière. Souvent, comme ici, nous serons forcés d'en indiquer seulement les nombreuses étapes.

La mission de La Chèze mérite cependant une mention spéciale, à cause de la restauration qu'il y fit d'une ancienne chapelle dédiée à la très sainte Vierge sous le vocable de *Notre-Dame de Pitié*<sup>1</sup>.

Saint Vincent Ferrier, le grand apôtre de la Bretagne<sup>2</sup>, prêchant un jour dans ce même lieu, avait

<sup>1</sup> La Chèze est une petite ville de l'ancien duché de Rohan, à deux lieues de Loudéac, dans le diocèse de Saint-Brieuc. — On conserve encore dans la chapelle de Notre-Dame la statue qu'y plaça Montfort.

<sup>2</sup> Mort à Vannes, en 1419.

exprimé le désir de cette restauration, et avait prédit que cette entreprise était réservée par le Ciel à un homme que le Tout-Puissant ferait naître dans des temps reculés, homme qui viendrait en inconnu, serait beaucoup contrarié et bafoué, et qui cependant en viendrait à bout avec le secours de la grâce ; Montfort était l'homme désigné par cette prédiction : il restaura, en effet, magnifiquement la chapelle de La Chèze, et depuis lors son souvenir s'allia, dans la mémoire des peuples, à celui de la pieuse Madone dont il remit le culte en honneur<sup>1</sup>.

Le zélé missionnaire ne se contentait pas de prêcher, de catéchiser ; il se dépensait aussi avec une affection particulière au service des malades et des pauvres. Il en nourrissait jusqu'à deux cents chaque jour, et, dans ce but, multipliait miraculeusement les pains, comme cela est arrivé nombre de fois quand la quantité suffisante venait à lui manquer. Ce fait a été constaté à La Chèze par un document authentique.

Sa dernière mission dans le diocèse de Saint-Brieuc fut celle de Montcontour. Écoutons Clorivière nous rapporter, à son sujet, un trait digne d'être conservé.

« Le jour où il y arriva, dit-il, un dimanche, un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles dan-

<sup>1</sup> Le pèlerinage de *Notre-Dame de la Croix*, à la Chèze (c'est ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui), a survécu à la Révolution. On voit encore dans l'église un *devant d'autel* très intéressant pour l'histoire, sur lequel est représenté et peint sur bois un groupe de personnages qui figuraient, auprès de la statue de Notre-Dame, à la grande procession d'inauguration. La sainte Vierge est revêtue d'un grand manteau qu'elle étend de ses deux bras pour y abriter ses serviteurs, les seigneurs du lieu, le duc et la duchesse de Rohan placés de chaque côté d'elle et revêtus de riches costumes fleurdelisés. On y remarque un prêtre en surplis, une religieuse, un moine, de pauvres mendiants, et enfin, le P. Montfort lui-même, à genoux, en surplis romain, à larges manches, et sans rabat, qui prie, les deux mains étendues vers la Madone.

saient au son des instruments sur la place publique. Quelle vue pour un homme aussi zélé pour la sanctification des jours consacrés au Seigneur et pour l'innocence et la pureté des mœurs ! Transporté d'une sainte colère, il perce la foule, arrache les instruments des mains de ceux qui jouaient, et se met à genoux au milieu de cette jeunesse folâtre, en s'écriant à haute voix : *Que ceux qui sont du parti de Dieu se jettent à terre pour apaiser sa colère et réparer l'outrage fait à sa divine majesté !* Plusieurs obéirent en demandant miséricorde ; quelques autres ne firent qu'en rire. Cependant le serviteur de Dieu leur parla d'un ton si ferme que les plus arrogants et les plus fiers furent obligés de fléchir les genoux, comme les autres, et d'avouer leur aveuglement ; car Montfort leur fit connaître le grand mal qu'il y avait de faire des danses publiques ; que c'était une des pompes de Satan auxquelles ils avaient renoncé à leur baptême, dont le malin esprit se servait pour tendre un piège à leur innocence et les faire tomber en enfer. »

On reconnaît bien là l'auteur du cantique *contre la danse* dont le premier couplet est si connu, et qui fut peut-être composé à cette occasion :

Funeste danse,  
Qui séduis le cœur des humains,  
Quoique innocente en apparence,  
Tu fis toujours trembler les saints,  
Funeste danse !

Par cet acte de sainte énergie et les mesures que le maire, sur son invitation, s'engagea à prendre en vue de supprimer de pareils scandales à l'avenir, le P. Mont-

fort réussit à faire disparaître de cette localité un abus contre lequel s'étaient élevés vainement les missionnaires qui l'y avaient précédé.

Autre trait à retenir de cette fructueuse mission de Montcontour.

Un jour, terminant une cérémonie, le missionnaire annonça que tous les assistants allaient être admis à baiser son crucifix indulgencié par le Souverain Pontife, à l'exception des personnes dont la parure était trop mondaine. Et, à leur grande surprise, il priva de cette faveur les demoiselles de l'hôpital, dont la mise était pourtant fort modeste, mais uniquement parce qu'il leur reprochait de ne pas assez corriger l'amour de la parure chez les jeunes pensionnaires confiées à leurs soins.

Montfort ne vit pas la fin de cette mission. M. Leuduger, qui se l'était associé six mois auparavant, lui donna subitement congé pour un motif assez frivole.

Le saint prêtre rentra alors dans son diocèse et regagna son pays natal.

L'année 1707 touchait à sa fin.

## CHAPITRE XI

L'ermitage de Saint-Lazare. — Le frère Jean. — Mission dans la ville de Montfort; la prédication du crucifix. — Projet d'un calvaire monumental; prédication. — Montfort est persécuté par les jansénistes; mission de Bréal et de Romillé; nouvelle entrave mise à son zèle. — La gardienne de *Notre-Dame de la Sagesse*, à Saint-Lazare. — Il quitte le diocèse de Saint-Malo et passe dans celui de Nantes.

(1707-1708)

Montfort, cet apôtre des foules qu'il soulevait par son éloquence, était aussi un grand ami de la solitude et du silence.

A un kilomètre environ de la ville de Montfort, non loin de la forêt Brécilienne, à la sombre verdure, et sur une hauteur qui s'allonge en forme de promontoire, au-dessus de la profonde vallée de la Meu, se dressaient alors les ruines solitaires de l'ancien prieuré de Saint-Lazare. La nature de ce lieu, d'un aspect un peu sauvage et désolé, le rendait on ne peut plus favorable au recueillement et à la méditation. Tout y portait aux grandes et sérieuses pensées.